

Djuro K.

«C'est la faute des politiciens, pas celle des gens ordinaires»



Djuro K., m., né en 1936, originaire d'un village proche des montagnes Kozara, Serbe de Bosnie, en Suisse depuis 1966

D'où viens-tu?

De Bosanska Gradiska. C'est au nord de la Bosnie, à la frontière avec la Croatie. C'est là que je suis né en 1936. Nous étions une grande famille de huit enfants. J'avais quatre sœurs et trois frères. Mes parents avaient une ferme. Dès sept ans, nous les enfants devions les aider. Nous gardions les vaches, nous surveillions nos petits frères et sœurs ou nous faisons de petits travaux. Jusqu'à ce que la guerre éclate en 1942, nous menions une vie heureuse. Mais alors, toute ma famille a été déportée dans le camp de concentration de Jasenovac. Ce sont les Croates qui ont fait ça, avec l'aide des musulmans. A l'époque, nous étions en territoire croate. Je veux dire que la Croatie et la Bosnie actuelles, une partie de la Serbie et du Monténégro appartenaient à la Croatie. Tout est arrivé parce qu'Hitler les soutenait. Les Croates voulaient nous éliminer du pays, nous les Serbes.

A Jasenovac, ils ont séparé les hommes de leurs familles et les ont envoyés en Allemagne dans les camps de travail. Mon père et mon frère aîné, qui avait 18 ans, aussi. Ils ont dû travailler comme des forçats pendant quatre ans, mais ils ont survécu à la guerre. Moi, ils m'ont transféré, avec une de mes sœurs et un frère, de Jasenovac dans un camp d'enfants. Une sœur, un frère et ma mère sont restés à Jasenovac et y ont été tués. Nous ne savons pas comment.

Comment l'as-tu appris?

Je suis revenu du camp plus tard et je suis retourné dans le village où j'étais né. Il n'y avait plus personne de ma grande famille. J'ai vécu chez une tante pendant toute la guerre. Lorsque

la guerre a été terminée, ma mère, mon frère et ma sœur ne sont tout simplement pas revenus. C'était bien la preuve qu'ils avaient été tués là-bas.

Tu peux te souvenir du jour où tu as compris que ta mère ne reviendrait plus jamais?

Les autres femmes et les vieux sont peu à peu tous rentrés chez eux. Moi, j'attendais tous les jours que ma mère revienne, mais elle ne revenait pas. Aujourd'hui encore, je la pleure et jamais, la pensée de cette époque ne me quitte.

Malgré tout, je n'ai jamais haï un seul Croate. C'est la faute des politiciens, pas celle des gens ordinaires.

De qui te sentais-tu le plus proche?

De mon père, qui est rentré à la maison après la guerre. Nous avons vécu quelques mois ensemble. Et puis j'ai été recueilli dans un foyer scolaire où j'ai vécu. Après la guerre, l'Etat a pris en charge tous les enfants orphelins ou qui avaient perdu un parent, qu'ils soient serbes, croates ou musulmans. Je trouve ça bien. Nous avons pu aller à l'école. C'était merveilleux. Bien sûr, au début, il y a eu quelques problèmes: nous n'avions pas assez à manger et presque pas de vêtements. Mais, au fur et à mesure des années, la situation s'est améliorée.

J'étais bon élève, mais très turbulent. Les enseignants avaient toujours des difficultés avec moi. Mais je voulais apprendre pour arriver à quelque chose dans ma vie. La Yougoslavie a perdu presque deux millions d'habitants durant la guerre. Il y avait très peu de gens sachant écrire et lire.

Les éducateurs s'occupaient très bien de nous, ils nous apprenaient les bonnes manières, s'assuraient que nous apprenions nos leçons et que nous étions bien habillés. On dit souvent que le communisme est une mauvaise chose. Mais tout n'est pas mauvais. Dans cette école, par exemple, nous avions tous la même valeur, et il régnait un climat de justice. Nous avions à notre disposition des terrains de sport où nous pouvions jouer au football dans nos loisirs. Nous oublions que nous n'avions pas de parents. Nous étions une grande famille.

Est-ce que les éducateurs vous parlaient de la guerre?

Non, c'était un sujet tabou. On voulait l'oublier tout simplement. Nous avons vécu la continuation de la Seconde Guerre mondiale dans les années quatre-vingt-dix.

Lorsque tu étais dans le foyer, tu voyais ton père tous les combien?

Assez souvent. Je lui rendais visite au village. Il vivait là-bas avec deux de mes sœurs et mon frère. Nous étions heureux de nous revoir.

Tu n'avais pas le mal du pays?

Au début, oui. Et puis, de moins en moins souvent, parce que je voyais bien que notre vie était un peu meilleure qu'au village, où il fallait travailler dur. Je n'aimais pas la vie du village. Je menais une vie privilégiée par rapport à celle des villageois.

Comment vivait ton père sans ta mère?

Sa vie était difficile. Il a voulu se remarier plusieurs fois, mais il disait toujours: «Je ne retrouverai jamais une femme aussi bonne que ma première femme.» Il ne s'est jamais remarié. Ses filles et son fils se sont mariés plus tard. Mon père a vécu avec son fils et sa belle-fille et il est mort chez eux. Son fils et sa belle-fille occupent toujours la même maison.

Quelles sont les valeurs qu'il t'a transmises?

Il m'a toujours dit de terminer l'école et d'apprendre un métier. De vivre et de laisser les autres vivre. Il disait: «Tous ceux qui sont nés sur cette terre ont droit à la vie.»

Ton père était croyant?

Mes parents étaient très pieux. Mon père et ma mère allaient toujours à l'église. Moi, je n'ai pas été élevé dans la religion, dans le foyer scolaire. C'est une éducation qui me manque.

Comment ça s'est passé après l'école?

J'ai fait quatre classes dans le primaire et puis trois au gymnase. Jeune, j'avais deux souhaits: apprendre un métier et jouer au football. J'ai fait un apprentissage de tourneur à Vukovar et, en même temps, j'ai joué au football. Je voulais passer professionnel un jour. Pour le football, je n'ai pas vraiment réussi, en revanche, je suis devenu un bon tourneur professionnel. Lorsque j'ai eu fini mon apprentissage et que j'ai commencé à travailler, j'ai bien vécu. Je gagnais bien ma vie et j'étais content.

Comment as-tu fait la connaissance de ta femme?

Lorsque j'étais encore apprenti. Plus tard, en 1962, après mon service militaire, nous nous sommes mariés. En 1965, nous avons eu un garçon. En 1966, j'ai quitté la Yougoslavie et je suis parti travailler en Allemagne. A l'époque, je pensais que ce serait pour peu de temps. Je n'y suis pas allé pour des raisons économiques, mais parce que j'étais jeune et curieux. Je voulais faire de nouvelles expériences, connaître des gens différents, d'autres pays. J'avais un emploi à Karlsruhe chez Siemens. L'entreprise était très correcte à mon égard et j'étais très content.

Mais je me suis vite aperçu que je ne voulais pas rester longtemps en Allemagne. Je n'y ai travaillé que trois mois. Pendant ce temps, je me suis procuré un visa de travail pour la Suisse. En Allemagne, j'avais rencontré de nombreuses connaissances de Vukovar, qui ont été heureux de me voir et m'ont aidé. Je ne voulais pas décevoir tous ces gens. C'est pourquoi je ne leur ai pas dit que j'allais en Suisse. J'ai tout simplement disparu un jour. Quand je suis arrivé à Baden chez Brown Boveri, j'avais déjà un visa de travail et un permis de séjour. J'ai tout de suite commencé à travailler. La Suisse m'a beaucoup plu.

Quelles ont été tes premières impressions de Suisse?

Le pays, la nature m'ont enthousiasmé. Les gens m'ont plu aussi. Mais ce que j'ai remarqué, c'est que les gens étaient très économes, très calmes, qu'ils manquaient un peu d'assurance. J'ai eu l'impression qu'ils avaient un peu peur du futur. Et que c'était la raison qui les rendait aussi économes.

J'ai commencé à travailler en décembre. Le matin, il faisait encore sombre dans l'usine et les lumières électriques étaient allumées. Vers dix heures, il faisait jour et un ancien manoeuvre suisse éteignait les lumières. Ça me plaisait beaucoup et c'est quelque chose que j'apprécie aujourd'hui encore: en Yougoslavie, ça ne se serait pas passé ainsi parce que l'électricité était payée par l'Etat. Ne pas éteindre la lumière pour cette seule raison, c'était bien sûr aberrant.

Au travail, je n'avais pas de problèmes et le salaire était bon.

Est-ce qu'il y avait d'autres Yougoslaves dans l'usine?

Oui, c'était une époque où de nombreux Yougoslaves venaient en Suisse: des Serbes, des Croates, des Slovènes, des Macédoniens... Mais, à l'époque nous étions tous pays. Nous ne faisons pas de différence. J'ai fait la connaissance de nombreux Yougoslaves et ça me plaisait de passer mon temps avec eux et de discuter avec eux les nouvelles du pays.

Les premières années, je me suis concentré exclusivement sur le travail et je me suis vite aperçu qu'il me faudrait apprendre la langue. Il y avait de nombreux cours du soir et je m'y suis inscrit avec ma femme. J'ai appris pendant des années, mais j'ai toujours eu des difficultés avec la langue. Je ne suis pas doué pour les langues. Je me suis donné beaucoup de mal, mais je ne suis toujours pas satisfait et je continue d'apprendre.

Quand as-tu fait venir ta femme et ton fils en Suisse?

Je suis arrivé ici en 1966, ma femme un an plus tard. A l'époque, ça ne posait pas de problème parce qu'il y avait assez d'emplois libres dans tous les secteurs. Ma femme aussi a trouvé du travail. Du fait de la loi cependant, nous n'avons pu faire venir notre fils que trois ans plus tard. Il avait six ans lorsqu'il est arrivé. Au bout d'une demi-année, il a commencé l'école. Au

début, il avait des difficultés avec la langue, ensuite c'est allé beaucoup mieux. Ma femme aussi s'est bien acclimatée.

J'avais un peu de mal avec l'horaire de travail. En Yougoslavie, nous commençons le travail à six heures du matin et nous arrêtons à deux heures. Nous avons alors toute l'après-midi libre pour se reposer, pour faire du sport, pour notre vie privée. Ici, on commençait à sept heures et on travaillait jusqu'à onze heures et demie. La pause de midi durait jusqu'à une heure et nous travaillions encore jusqu'à cinq heures et demie. Il ne restait que peu de temps pour la vie privée. J'ai vite compris qu'ici, pendant la semaine, on ne vivait que pour le travail.

Tu voulais rester longtemps ici?

Dans notre métier, nous faisons des progrès et nos salaires augmentaient. Nous avons d'abord pensé que nous ne resterions que provisoirement. Nous nous sommes alors donné pour but de gagner de l'argent ici et d'économiser. Nous avons beaucoup travaillé, nous avons fait des heures supplémentaires. Nous avons l'intention de rentrer chez nous au bout de deux ou trois ans avec un petit pécule en poche. Et puis, les années ont passé, l'une après l'autre et, lentement, nous avons accepté notre vie d'ici et nous nous sommes acclimatés. Et lentement, nous sommes devenus étrangers chez nous. Et puis, la situation de la Yougoslavie a empiré, et nous sommes toujours ici.

Quelle était la nationalité de vos amis en Suisse?

Au début, nous n'avons de contact qu'avec nos pays. Moins avec les Suisses ou les autres étrangers. La principale barrière, c'étaient la langue et les traditions. Les Suisses, je les voyais surtout au travail et dans mon voisinage. Dans l'immeuble de six appartements où j'habitais au début, il n'y avait que des Suisses en dehors de nous. Et puis, avec le temps, nous sommes entrés en contact avec ces familles. Les gens nous acceptaient et nous aidaient à apprendre la langue. Et puis c'est allé de mieux en mieux. Nous continuons à rendre visite à ces familles aujourd'hui encore.

Combien de temps as-tu travaillé à Baden?

Deux ans. Ensuite, j'ai trouvé un emploi à Zurich à l'usine Escherwies. J'ai gardé ce travail pendant trente ans. C'est un bon bout de temps, mais c'est bien aussi. On connaît beaucoup de gens, on apprécie beaucoup de gens et ces gens vous apprécient.

Au début, je pensais toujours que les collègues suisses gagnaient davantage que les étrangers. Mais ce n'était pas vrai. Le salaire était calculé d'après le rendement.

Est-ce que tu t'es syndicalisé?

Non, ici non, parce que j'ai entendu dire que les syndicats ne faisaient pas leur travail comme il faut. En Yougoslavie, je me suis inscrit à diverses organisations et ça ne m'a pas apporté grand-chose non plus. Et après cette mauvaise expérience, j'ai perdu tout intérêt pour les syndicats. Je pensais qu'il n'y aurait pas de problème tant qu'il y aurait du travail. Et le jour où il n'y a plus de travail et où tu deviens inapte au travail, alors personne ne peut t'aider.

Que faisait ta femme?

Pendant dix ans, elle a travaillé comme aide-soignante au Centre suisse d'épilepsie de Zurich. Elle travaillait à temps partiel – 60% – et, à côté de ça, elle s'occupait du ménage. Ensuite, je lui ai trouvé un emploi à mi-temps dans les bureaux de l'usine Escherwies. Elle y travaille toujours.

Comment s'est-elle adaptée ici?

Il y a toujours eu des problèmes, surtout à cause de la langue. Nous savions bien que c'était normal et que nous devions venir à bout de ces problèmes. Nous ne nous attendions pas à trouver un pays où ruisselleraient le lait et le miel. Nous savions que nous devions travailler ici et venir à bout de nombreux problèmes.

Et vos parents de Yougoslavie, combien de fois les voyiez-vous?

Nous avons toujours gardé le contact. Nous leur écrivions des lettres, nous leur téléphonions et, quelquefois, nous leur rendions visite en Yougoslavie et nous les aidions matériellement. De temps en temps, j'aidais ma sœur ou mon frère financièrement. Mais mon père, je lui envoyais de l'argent de poche tous les mois. Avec ça, il se rendait dans la ville voisine, rencontrait de vieilles connaissances, buvait de la bière, discutait et s'achetait des cigarettes.

A partir de quand t'es-tu rendu compte que tu resterais en Suisse et ne retournerais pas en Yougoslavie?

Lorsque notre fils a eu fini l'école primaire, qu'il a fait trois ans d'école secondaire et puis qu'il a commencé un apprentissage. A ce moment-là, j'ai su qu'à cause de l'école de Boris, il me faudrait rester au moins quatre ans encore en Suisse. Et quand il a eu son diplôme d'électronicien au bout de quatre ans, ça a été un tournant pour nous: nous avons sérieusement envisagé de rentrer. Nous en avons discuté tous les trois. Je me suis dit que si nous rentrions chez nous, un jour ou l'autre, au bout de sept ou quinze ans, nous voudrions revenir en Suisse. Mais alors ce ne serait plus possible parce que nous n'aurions plus les papiers nécessaires. C'est pourquoi j'ai proposé de nous faire naturaliser d'abord. Ma femme et mon fils ont donné leur accord. Dès le lendemain, nous nous sommes procuré les formulaires nécessaires, les

avons remplis et envoyés. Il nous a fallu trois ans pour obtenir la nationalité suisse. Entre-temps, la situation avait beaucoup changé en Yougoslavie, nous sommes restés et nous avons pensé: «Nous pouvons partir quand nous voulons.» Mais nous sommes restés jusqu'à maintenant et je me sens chez moi ici. Je ne pense plus à rentrer.

Est-ce que ta relation à la Suisse s'est modifiée lorsque tu as eu ton passeport?

Absolument pas. J'ai conscience que j'ai les mêmes droits et devoirs que les autres Suisses mais que je reste quand même un «Suisse de papier». Ce n'est que la seconde génération, celle de mon fils, qui sera véritablement suisse. Nous sommes moitié-moitié. Je ne peux oublier mon ancienne patrie. Mes racines sont là-bas. Et ça, il faut l'accepter.

Tu t'intéresses à la politique suisse?

Oui, mais moyennement parce qu'il faudrait investir beaucoup de temps et s'intéresser beaucoup à la politique. Mais je vote régulièrement. C'est mon devoir et, en tant que bon Suisse, je remplis mon devoir.

Comment vois-tu la coexistence des Suisses et des étrangers à l'avenir?

Il semble que la coexistence de divers groupes linguistiques et culturels fonctionne bien en Suisse. Mais je crois que c'est une image trompeuse. Ici, les groupes ethniques se sentent comme des visiteurs qui ne sont là que provisoirement, n'ont pas de base solide et sont mal assurés. Ils n'ont donc pas le courage de montrer leur vrai visage, leur agressivité, par exemple. Le jour où ils se sentiront aussi solides et stables que les Suisses, il se pourrait qu'il y ait des problèmes.

Nous avons fait, en Yougoslavie, l'expérience de tout ce que ça veut dire quand plusieurs groupes ethniques vivent ensemble. En ce moment la paix règne en Yougoslavie, mais elle ne s'est imposée que par la force et elle est fragile. Partout où quelque chose est imposé par la force, ça ne dure jamais longtemps.

Que faudrait-il faire en Suisse pour que la coexistence de plusieurs ethnies s'améliore?

Nous pouvons essayer de réduire les différences en multipliant les contacts, en acceptant mieux les autres; il faut se dire que cette terre est pour nous tous.

Tu vis en Suisse depuis déjà 33 ans. Est-ce que tu as été exposé à des attaques parce que tu es étranger?

Non, dans la coexistence avec les Suisses et avec les autres groupes ethniques, je n'ai fait aucune mauvaise expérience. On m'a accepté en tant qu'homme, en tant que spécialiste dans mon travail, en tant qu'homme dans ma vie privée. Nous les étrangers, quand nous faisons de

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

mauvaises expériences, nous avons tendance à croire que c'est parce que nous sommes étrangers. Mais ce n'est pas vrai. Beaucoup de Suisses font des expériences tout aussi mauvaises. Et dans nos pays, nous avons aussi fait des mauvaises expériences.

Comment l'image que tu as de la Yougoslavie s'est-elle transformée depuis les années quatre-vingt-dix et après la guerre?

Je préférerais ne pas aborder ce sujet. C'est regrettable que l'Ex-Yougoslavie ait connu la guerre. C'est la faute des politiciens, pas celle des gens ordinaires. Mon image de la Yougoslavie a totalement changé face à l'Ex-Yougoslavie. Ce sont deux mondes différents. La Yougoslavie, c'était ma patrie auparavant, j'ai aimé la Yougoslavie. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'Ex-Yougoslavie, c'est-à-dire la Slovénie, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, la Macédoine et la Serbie, je ne l'aime pas. J'aimerais autant l'oublier. Mais tout ce que les médias ont raconté sur ces conflits ne correspond pas à la réalité.

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes*. Zurich: www.migrant.ch
Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License:
<http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>